

Département D

Equipe de recherche UB/ORSTOM  
Histoire sociale des villes du Togo

Stéphan DUGAST  
août 1986

Rapport provisoire d'enquêtes effectuées sur la ville de Bassar, Togo

Ce travail a été réalisé au cours d'un séjour de vingt mois au Togo, de novembre 1984 à mars 1986 en tant que VSN, et ensuite comme allocataire de recherche pour les quatre derniers mois, c'est-à-dire jusqu'en juillet 1986. Le temps de présence effective sur le terrain est de quinze mois en tout, depuis la mi-janvier 1985 jusqu'à la fin juin 1986, interrompu régulièrement par des séjours à Lomé pour des réunions avec les membres de l'équipe et des consultations de documents (photographies aériennes, recensement démographique, bibliographie).

L'étude de Bassar s'insère dans le programme de l'équipe "Histoire sociale des villes du Togo" qui réunit des universitaires togolais et des chercheurs de l'ORSTOM. La phase de terrain qui vient de s'achever sera suivie du dépouillement des données recueillies pour donner lieu à la rédaction d'une thèse de 3<sup>e</sup> cycle. Le texte qui suit est une présentation succincte du travail réalisé sur le terrain, accompagnée des synthèses partielles et des hypothèses qui l'ont jalonné.

La petite ville de Bassar (qui compte moins de 20.000 habitants) se présente à première vue comme un ensemble formé d'un noyau aggloméré et d'un certain nombre de villages-satellites qui pourraient paraître avoir été assez arbitrairement rattachés par l'administration au reste de la ville. On se trouve en apparence devant le cas d'un bourg rural de création récente qui, au-delà de ses fonctions administratives, joue vis-à-vis de sa région le rôle de collecteur de produits agricoles et de distributeur de produits manufacturés. Les relations que ce centre entretient avec ses quartiers périphériques se limiteraient donc à celles qui découlent de ses fonctions administratives et commerciales.

En fait, le dépouillement des données du dernier recensement (1981), l'analyse des photographies aériennes (avec comparaison entre les missions de 1959, 1966 et 1977) et l'observation de certaines fêtes cérémonielles (funérailles, mariages, initiations de féticheurs, etc.) font apparaître une réa-

1  
3-3, 89  
M O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire  
N° : 25855  
Cpte : B

lité plus complexe, qui peut être présentée comme la combinaison de deux "villes superposées" : une ville ancienne multicentrée (selon le concept élaboré par J.-C. Barbier à partir de ses recherches sur la ville de Sokodé) qui correspond à l'organisation sociale traditionnelle qui remonte à la période pré-coloniale, et une ville plus récente qui s'est agglomérée autour du marché et qui est en expansion depuis le début de la colonisation avec l'installation de commerçants musulmans (mise en place d'un Zongo occupé principalement par des Hausa, Nago-Yoruba et Kotokoli) et la création de fonctions administratives.

Les données du dernier recensement indiquent qu'il y a dans l'agglomération une nette majorité de Bassar ; ce sont principalement des agriculteurs tandis que les allochtones sont pour la plupart des commerçants ou des fonctionnaires (hormis un certain nombre de paysans Kabye-Losso qui ont quitté leur région d'origine surpeuplée pour venir coloniser les terres vides autour de Bassar, selon un processus très répandu au Togo). La répartition de ces allochtones par quartier se fait de manière inégale. On distingue :

- les quartiers périphériques qui sont sans surprise habités presque exclusivement par des Bassar cultivateurs ; c'est donc une population qu'on peut qualifier de traditionnelle sinon de villageoise ;

- le noyau aggloméré qui est loin d'être uniforme et qui se laisse diviser en plusieurs sous-ensembles :

- \* les vieux quartiers traditionnels qui comptent un grand nombre d'agriculteurs (proportion très importante de Bassar autochtones) et pour lesquels la part d'allochtones fonctionnaires ou commerçants tend en gros à s'accroître au fur et à mesure que l'on se rapproche du centre ;

- \* les quartiers de commerçants (Zongo et nouveau Zongo) intercalés entre les précédents et à population fortement islamisée ;

- \* un quartier peuplé à 84 % de fonctionnaires (taux exceptionnellement élevé) qui s'est développé dans un espace laissé inoccupé très près du marché, donc quasiment au centre.

L'analyse des photographies aériennes complète ces données en leur donnant une dimension spatiale et, par la comparaison entre les différentes missions, elle permet de suivre l'évolution de cette occupation de l'espace. En 1959, date de la première mission, les quartiers anciens du centre se détachent très bien : ce sont des conglomérats "désordonnés" d'habitations en banco et toit de paille qui s'organisent en cours circulaires ; aucune rue ne les traverse et chaque

localité est entourée par une bordure d'arbres. Quelques habitations en dur font leur apparition à la périphérie de certains de ces quartiers. Autre caractéristique de ces vieux quartiers : leur disposition anarchique dans l'espace qui semble n'avoir eu pour seule contrainte que la présence de la montagne.

Les principales rues de l'agglomération sont déjà là : elles relient entre eux ces quartiers anciens mais ne les pénètrent pas encore ; elles structurent l'espace en préparant la mise en place des nouvelles zones habitées. C'est par rapport à elles et aux vieux quartiers que se disposent les nouvelles constructions : le Zongo s'est bâti entre le marché, le vieux quartier le plus central et la route de Sokodé ; le terrain qu'il occupe étant déjà saturé en 1959, on voit le nouveau Zongo se mettre en place dans une zone délimitée par deux quartiers anciens et par la route de Kabou (direction nord-sud) ; le quartier administratif occupe l'espace situé entre deux quartiers anciens, la montagne et la route de Sokodé ; enfin, face au nouveau Zongo, un terrain très important, placé entre plusieurs vieux quartiers et limité à l'ouest par la route de Kabou, est occupé par des équipements collectifs : école centrale, stade et centre médical.

L'évolution se poursuit et apparaît bien avancée en 1966 où l'on voit que le noyau s'est considérablement étendu : outre le nouveau Zongo qui s'est développé jusqu'à devenir un véritable quartier, on constate que les constructions nouvelles se sont multipliées à la périphérie des quartiers anciens du centre, comblant ainsi les espaces interstitiels et donnant à l'ensemble un tissu continu quoiqu'encore très hétérogène. Parallèlement à cette extension, on observe à l'intérieur même des quartiers anciens, le tracé de rues rectilignes qui découpent des zones géométriques ; les bordures d'arbres ont quasiment toutes disparues ; quelques maisons en dur se sont construites et se mêlent aux habitations traditionnelles, ce qui suggère que la substitution se fait peu à peu. Ces quartiers commencent à perdre leur allure de "villages dans la ville".

En 1977, l'extension du noyau aggloméré est encore plus avancée avec notamment l'apparition d'un quartier entièrement nouveau : c'est le quartier peuplé en majorité de fonctionnaires (mentionné plus haut) qui a occupé un terrain central et encore entièrement vide quelques années plus tôt. Le nombre de constructions en dur à l'intérieur des quartiers anciens s'est également accru, poursuivant sa progression parallèlement à l'extension du noyau.

Lues simultanément avec les données du recensement, ces informations fournies par les photographies aériennes montrent que l'ensemble des quartiers traditionnels, tant dans le centre aggloméré qu'à la périphérie de la ville actuelle, ont constitué l'armature autour de laquelle s'est développée la ville nouvelle. Rien

ne distinguait à l'origine ceux du centre des autres, comme l'indique la similitude de leur disposition dans l'espace ; les différences que l'on observe actuellement tiennent à ce que, pour les fonctionnaires (qui sont sans attaches dans le milieu), ce qui importe est de se trouver près du centre, et il est indifférent que cette préoccupation entraîne une installation dans un quartier neuf ou sur une portion du terrain d'un quartier traditionnel. Or, dans ce dernier cas, ils sont administrativement rattachés à ce quartier bien qu'ils n'y soient pas socialement intégrés. Les données du recensement rassemblent en une unité deux réalités sociales distinctes : l'existence d'une classe de fonctionnaires et la présence d'une communauté traditionnelle. Si l'on s'intéresse à cette dernière, on constate qu'elle est constituée d'une population de même type que celles des quartiers périphériques. Au niveau de la ville dans son ensemble, on a donc d'une part un certain nombre de groupements traditionnels que l'on trouve aussi bien dans le noyau central qu'à la périphérie, et d'autre part une population plus disparate qui s'agglomère autour de la ville nouvelle.

Aujourd'hui encore, quand on se déplace dans la ville, on perçoit, si l'on est suffisamment attentif, cette dualité qui se laisse voir à travers les différences du bâti. Les quartiers anciens ont toujours un noyau qui a l'allure d'une place de village et qu'on repère même si la majorité des habitations sont maintenant en dur. D'autre part, on s'étonne de voir en plein centre de l'agglomération des équipements collectifs grands consommateurs d'espace (école, stade, hôpital) qui, dans beaucoup de villes de même taille, se trouvent rejetés à la périphérie par manque de place à l'intérieur de l'agglomération. En même temps qu'elle correspond à un usage rationnel des espaces disponibles, cette disposition traduit une volonté de la part de l'administration de faire de Bassar une "vraie ville" en lui donnant un tissu urbain continu avec un centre : le marché. Le comblement des espaces interstitiels restants s'est fait ensuite progressivement par l'implantation des habitations des commerçants et des fonctionnaires dont l'intérêt était de placer leurs logements le plus près possible du centre afin de mieux bénéficier des différents services de la ville.

L'observation de certaines fêtes traditionnelles permet d'avoir accès aux relations sociales et de compléter les remarques précédentes qui privilégient l'aspect spatial. Les funérailles sont les plus importantes d'entre elles : leur célébration se fait en saison sèche entre février et mars et mobilise biens et personnes sur une grande échelle. Leur analyse (cf. Dugast 1985) a montré qu'elles mettent en œuvre des relations multiples entre communautés qui sont sollicitées en fonction des liens de parenté (même ancêtre commun,

même nom de clan, etc.) ou d'alliance (groupe des oncles maternels, des neveux utérins ou des gendres) qui les rattachent au groupe de l'organisateur des funérailles. Ce qui caractérise ces relations, c'est qu'elles concernent des groupes entiers et non des individus. Ces groupes correspondent en gros aux quartiers traditionnels à population bassar ancienne. A l'occasion de ces fêtes, les quartiers anciens du centre sont clairement identifiés, au même titre que les quartiers périphériques, en tant que communautés traditionnelles. Tous apparaissent équivalents les uns aux autres, chacun constituant un centre pour ses membres et entretenant des relations horizontales avec les autres. L'ensemble des quartiers traditionnels se distingue ainsi du reste de l'agglomération. Les relations qui le caractérisent sont indifférentes à l'opposition centre/périphérie ; elles sont basées sur la parenté ou l'alliance et c'est en ces termes que chaque quartier est perçu par les autres.

Si ce sont les fêtes traditionnelles qui mettent en évidence de la manière la plus frappante cet ensemble de quartiers et les rapports qui les lient, elles ne sont pas les seules occasions au cours desquelles ces rapports sont à l'oeuvre. De manière moins spectaculaire, mais aussi plus régulière, ceux-ci opèrent dans de multiples contextes : en particulier, les visites qu'un neveu doit à ses oncles maternels, un gendre à ses beaux-parents, etc. se font continuellement, même en dehors de toute circonstance cérémonielle. Toujours elles dépassent le cadre des relations individuelles : c'est à l'ensemble des membres du quartier de son oncle ou de son beau-père qu'un individu va rendre visite.

Pour les membres des quartiers traditionnels, les deux villes (la ville ancienne multicentrée et la ville nouvelle centrée autour du marché) se présentent ainsi sous la forme de deux registres de rapports sociaux. Dans le premier, tout individu se définit avant tout par son appartenance à un quartier à l'intérieur duquel les relations sont d'entraide et de réciprocité. Tout rapport avec un membre d'un autre quartier est déterminé par les relations qui existent entre les deux quartiers, principalement s'ils sont alliés ou apparentés. Ces rapports s'actualisent essentiellement au cours de certaines fêtes cérémonielles, de visites de courtoisie et de travaux d'entraide. Le second registre concerne les rapports qui sont nés de la ville nouvelle : rapports avec l'administration, rapports noués autour de l'école, du lycée, de l'hôpital, des bars, etc. Ce sont des relations beaucoup plus diffuses, qui s'établissent d'individu à individu en créant parfois des réseaux.

Chacun des deux registres est associé à un fond culturel. Pour le premier, ce sont par exemple les danses traditionnelles, dont l'exécution implique la

mise en oeuvre de rapports sociaux "traditionnels", définis en termes de quartiers : quartier organisateur, quartier des oncles maternels, etc. Une danse traditionnelle n'est jamais exécutée pour elle-même, mais toujours à un moment précis de la célébration d'une fête donnée où elle prend tout son sens. Qui-conque organise une telle danse doit le faire dans son quartier ; il sera aidé par les membres de son quartier qui lui doivent assistance. La date est fixée en référence à la semaine traditionnelle à six jours. La boisson la plus largement distribuée est la bière de mil traditionnelle. Les danseurs se groupent par quartier de même que les chanteurs qui s'affrontent dans des joutes verbales, chantées sur des airs traditionnels. La qualité de l'organisation et le degré d'animation de la fête seront, pour l'organisateur comme pour les gens de son quartier, une source de prestige.

Au second registre correspondent les danses modernes qui mettent en oeuvre des rapports sociaux diffus : le groupe des danseurs rassemblés sur une piste de bar n'est qu'un assemblage de petits groupes de quelques individus venus ensemble pour se distraire. Les relations sont purement électives : ce sont les affinités qui réunissent les individus et non l'appartenance à une même communauté. Ces danses sont organisées sous forme de bals dans des bars dont la localisation est dictée par l'existence dans une zone donnée d'une clientèle potentielle : la distribution des bars dans la ville ne doit rien à l'organisation en quartiers et se fait suivant la logique de la ville qui a son centre et sa périphérie. La date des bals est fixée en référence à la semaine de sept jours (ils sont organisés chaque week-end) et au calendrier moderne (les fêtes nationales et religieuses - aussi bien chrétiennes que musulmanes - sont l'occasion de bals). On y boit de la bière industrielle ou de la limonade. Ces consommations sont payantes, comme l'est l'entrée au bal ; pour l'organisateur, c'est une source de profit.

Le passage d'un registre à l'autre se fait clairement observer à certaines occasions : si par exemple, au cours d'un bal une bataille éclate entre deux hommes appartenant à deux quartiers traditionnels différents, chacun d'eux sera automatiquement soutenu par les membres de son quartier, et on verra se former deux groupes qui rassemblent chacun l'ensemble des individus appartenant au même quartier et présents à ce moment-là. Le soutien apporté est inconditionnel : on défendra un homme de son quartier quels que soient ses torts, l'appartenance à la même communauté justifiant à elle seule la solidarité.

Ainsi, même dans une situation où les rapports sociaux "modernes" semblent dominer, la solidarité de quartier demeure latente et peut se révéler par exemple à l'occasion d'un conflit. Sa force réside dans sa capacité à mobiliser

des groupes entiers.

\*

\* \*

Le constat de la coexistence sur un même espace de ces deux "villes superposées" a orienté les enquêtes suivant deux axes principaux :

- une étude historique portant sur l'histoire du peuplement, l'organisation sociale traditionnelle, l'émergence de la chefferie précoloniale, etc. visant à comprendre la mise en place de la ville ancienne multicentrée et les principes de son organisation ;

- une étude du développement des fonctions administratives, des marchés et des petits métiers en vue de cerner la ville nouvelle.

Le premier domaine a indirectement fait l'objet d'études nombreuses (principalement Cornevin 1962, Gbikpi-Benissan 1976 et 1978, Martinelli 1982, Goucher 1984 et de Barros 1983 et 1985), ce qui nécessitait leur prise en compte.

Le deuxième domaine n'est abordé que dans deux textes (Cornevin 1957 et un texte du Ministère de l'aménagement rural intitulé Projet de développement rural de la circonscription de Bassar, en 1981).

Avant de partir sur le terrain, à partir des textes parus à l'époque, une première problématique avait été formulée (cf. Dugast 1984). Il s'agissait de comprendre comment, dans la période précoloniale, des facteurs tels que la présence d'une montagne-refuge, l'intensification de la production métallurgique (bien que reconnue depuis longtemps comme ayant atteint un niveau très élevé en pays bassar, ce n'est qu'avec les estimations archéologiques de Ph. de Barros (1983 et surtout 1985) qu'a pu être véritablement évaluée son importance), l'émergence d'une chefferie, le passage d'une route de commerce à longue distance (commerçants hausa qui se rendaient à Salaga pour en rapporter de la kola) et le développement de l'esclavage s'étaient combinés pour donner naissance à l'agglomération de Bassar. Cette préoccupation est restée constante sur le terrain ; elle exigeait des enquêtes précises sur plusieurs thèmes.

Chacun des travaux cités fournit des éléments concernant l'histoire du peuplement, informations qui sont souvent utilisées à l'appui d'une thèse. Mais aucun ne passe en revue l'ensemble des quartiers de Bassar (la seule louable tentative d'exhaustivité est celle de Cornevin (1957 et 1962), mais elle présente des lacunes importantes - rien n'est dit par exemple sur le principal quartier des forgerons de Bassar - et les informations sur l'histoire de cha-

que quartier dépassent rarement quelques lignes). Il a donc semblé important, dans une recherche sur la constitution de la ville, de commencer par le relevé exhaustif de l'histoire du peuplement de l'ensemble des communautés de Bassar, complété dans certains cas par des informations sur d'autres groupes à l'extérieur de l'agglomération mais liés d'une manière ou d'une autre aux précédentes.

B. Martinelli explique la constitution des agglomérations du pays bassar par les migrations coordonnées des groupes de fondeurs et des groupes de forgerons (dans la métallurgie bassar traditionnelle, les fondeurs se distinguent en effet des forgerons par leur activité technique de même que par leur appartenance à des communautés distinctes) : la complémentarité techno-économique entre ces groupes les aurait amenés à coordonner leurs déplacements, et leur production aurait attiré auprès d'eux de nombreux groupes de chasseurs et d'agriculteurs, conduisant de la sorte à la formation de plusieurs localités densément peuplées. Le développement de Bassar aurait été plus important du fait de la présence préalable d'une chefferie centralisée aux visées hégémoniques et contrôlant un nombre croissant de groupes.

Le recueil détaillé des récits de migrations de ces communautés de métallurgistes permet de montrer que ces analyses sont basées sur des informations fragmentaires et trop rapidement raccordées entre elles. Leurs déplacements sont en fait beaucoup plus complexes et semblent s'être faits indépendamment les uns des autres. S'ils ont pu rapprocher dans certains cas des communautés de fondeurs et des groupes de forgerons, créant de la sorte des formes de symbiose favorables au développement de la métallurgie, cela n'était en aucun cas une nécessité technique : les traditions orales font mention de vastes échanges autour du fer, commercialisé à diverses étapes de sa transformation. Par ailleurs, le travail de la fonte comme celui de la forge n'étaient pas le monopole de deux communautés aux techniques complémentaires : d'autres groupes s'y adonnaient et intervenaient dans les échanges. En résumé, s'il est indéniable que les métallurgistes ont joué un rôle important dans le peuplement du pays bassar, les informations que fournissent les traditions orales n'autorisent pas à leur attribuer une place déterminante dans ce domaine. D'autres facteurs doivent être pris en compte.

Les enquêtes ont également porté sur la commercialisation du fer, et ses rapports avec le commerce hausa à longue distance. Contrairement à ce qu'affirment les auteurs précédents, les Hausa ne semblent jamais s'être chargés de la commercialisation du fer et il est par conséquent inexact de voir dans le passage à Bassar des caravanes hausa un facteur ayant incité l'accroissement de la production du fer par l'ouverture à de nouveaux marchés qui en serait résultée.



Les matériaux recueillis sur ce sujet permettent de penser que les échanges liés au fer entraînaient des relations relativement complexes entre groupes d'ethnies différentes (Bassar, Kabye, Kotokoli pour ne citer que les plus importants). Une description très détaillée des techniques de transformation du fer s'est avérée indispensable pour comprendre ces relations intersociétales et compléter le tableau présenté par les auteurs précédents.

Toujours en ce qui concerne le commerce à longue distance, les informations recueillies ne font pas état de l'existence de taxes perçues par la chefferie sur les commerçants hausa comme le postulaient la plupart des auteurs. Il n'y avait donc pas enrichissement des détenteurs du pouvoir par prélèvement d'un droit sur les caravanes. Si le commerce à longue distance a favorisé la centralisation politique, c'est en agissant autrement que de cette manière directe.

Cela introduit le problème, important pour la compréhension de la formation de la ville, de la nature de la chefferie. Là encore, on dispose de plusieurs analyses dont la plus poussée est celle de Gbikpi-Benissan qui en a fait l'objet central de ses recherches. Mais ses analyses reposent sur une description très incomplète et souvent fautive des institutions qui entourent la chefferie. Des enquêtes multiples ont porté sur ce thème avec notamment des questions sur les prestations dont bénéficiait le chef (en main-d'oeuvre sous la forme de travail dans ses champs mais aussi en nature avec tribut en produits vivriers et part spéciale dans le gibier rapporté de la chasse ou dans le butin ramené de la guerre), sur les conflits (avec l'extérieur, mais aussi internes avec des procédures de règlement, notamment par les jugements), sur les groupes assistant le chef (assemblée de notables, messagers), et enfin sur les rituels qui sont liés à la chefferie. L'étude de ces derniers, combinée avec les récits de migrations des différentes composantes du clan de la chefferie, montre qu'il s'agit d'une réalité beaucoup moins monolithique que les analyses faites jusque-là tendaient à le montrer : il y a à l'intérieur de ce clan un partage très subtil des rôles qui souligne la relative fragilité de la chefferie, laquelle doit s'assurer du soutien de plusieurs groupes pour ne pas se trouver paralysée.

Ces enquêtes sur l'organisation politique précoloniale ont montré par ailleurs que l'ensemble des quartiers anciens, regroupés par l'administration comme faisant partie de la ville de Bassar, correspondent bien à une réalité sociale. Tous ces quartiers dépendaient, avant la colonisation, de la chefferie de Bassar. Si tous les conflits qui les opposaient n'étaient pas toujours réglés par un recours automatique à la justice du chef, les batailles auxquelles ils aboutissaient devaient cesser dès que le chef se présentait sur les lieux : autrement dit, la chefferie ne réussissait pas à régler tous les conflits par

des jugements pacifiques, mais elle parvenait à les atténuer en évitant qu'ils ne dégénèrent en combats meurtriers. Par ailleurs, en cas de conflit avec l'extérieur, tous ces quartiers de Bassar s'alliaient et devenaient solidaires. Ce sont également ces quartiers-là qui envoyaient leurs membres travailler dans les champs du chef et couvrir périodiquement son vestibule.

Le dépouillement complet des informations recueillies sur le terrain permettra d'estimer le rôle des différents facteurs mentionnés plus haut dans la constitution de l'agglomération. Mais il apparaît d'ores et déjà que les analyses proposées jusque-là sont à nuancer globalement et que, si Bassar n'a jamais tout à fait constitué une ville sans en être toutefois véritablement éloignée, cela tient sans doute justement à ce que ces facteurs n'ont pas agi de manière aussi forte que cela a parfois été présenté. De là sans doute le caractère nettement multicentré de l'agglomération, où la chefferie laisse une grande autonomie à chaque communauté tout en les réunissant à l'intérieur d'une même unité politique. Une chefferie plus fortement constituée aurait probablement amoindri cet aspect multicentré en donnant à l'agglomération un caractère plus urbain, se rapprochant davantage des grandes cités précoloniales. Il est possible aussi que les effets combinés des différents facteurs dont il est question (production métallurgique, chefferie, commerce à longue distance, etc.) aient amorcé un processus de centralisation politique dont la colonisation aurait arrêté le cours. C'est ce que devra déterminer l'analyse en faisant apparaître en outre s'il y a lieu une hiérarchie entre ces différents facteurs.

En ce qui concerne l'étude de la ville nouvelle, l'attention a été centrée d'abord sur les changements apportés par la colonisation : déplacements successifs du marché, installation des premiers commerçants musulmans et création du Zongo, mise en place des premières fonctions administratives et intégration de la chefferie jusque-là autonome dans le système de l'administration coloniale, construction des principaux équipements, etc. Ce travail sera complété par la consultation des archives coloniales. Il doit aboutir à une histoire détaillée de la ville à partir de la colonisation qui mette en évidence les facteurs de changement.

La ville nouvelle étant centrée autour du marché, il était indispensable d'en faire l'étude. Il y a à Bassar, sur la même place, un petit marché quotidien et un grand marché hebdomadaire qui avait lieu autrefois tous les six jours, le cycle de la semaine traditionnelle ayant été respecté dans ce domaine jus-

qu'en 1981. Tous les commerçants du marché quotidien ont été interrogés ; les questions posées visaient à repérer les différents types d'agents concernés en fonction des produits vendus, et à comprendre leurs stratégies. Cette enquête a été complétée par une autre qui portait sur les revendeuses ambulantes qui se déplacent dans toute la ville.

Le marché hebdomadaire ne pouvait être appréhendé que dans son contexte régional, les relations avec les autres marchés s'imposant de façon évidente. La grande majorité d'entre eux a donc été enquêtée. Il a été ainsi établi des sortes de petites monographies générales de chacun de ces marchés décrivant essentiellement le type de produits vendus et le type d'agents impliqués.

Une attention particulière a été apportée aux produits vivriers qui constituent la principale exportation de la région. Il s'agissait de comprendre comment ces produits circulent (quelles sont les motivations qui poussent les cultivateurs à vendre une certaine quantité de leur récolte à un moment donné, comment se font les transactions entre producteurs et revendeuses, quels sont les différents types de revendeuses, quel trajet suivent les produits, comment sont-ils transportés, sur quels marchés et entre quels types d'agents sont-ils revendus, etc. ?) et quels effets a cette commercialisation sur la ville de Bassar. Bassar est en effet très bien placée géographiquement pour être un important lieu de collecte des produits vivriers ; à cet avantage géographique s'ajoute un autre d'ordre culturel : une grande part des producteurs de la région sont Bassar ou Konkomba (ces derniers sont culturellement très proches des Bassar) et ne parlent souvent que le bassar ; ils se sentent plus confiants en face d'une revendeuse Bassar qui peut s'exprimer dans leur langue que d'une Kotokoli venue de Sokodé ou d'une Mina venue de Lomé. Les revendeuses Bassar apparaissent de la sorte comme des revendeuses favorisées. Mais rares sont celles qui commercialisent ces produits jusqu'à Lomé : les Kotokoli ont une tradition de commerçants et dominent dans les transports. Ce sont donc en majorité les femmes Kotokoli qui assurent la suite de la commercialisation et c'est sur le marché de Bassar que se font une grande partie des échanges. D'autre part, le caractère encore très rural de Bassar implique qu'une part des produits vivriers vendus sur le marché hebdomadaire le sont directement par des producteurs qui résident dans les quartiers traditionnels. Le marché n'est donc pas qu'un lieu de revente, simple relai dans l'acheminement des produits depuis les zones rurales jusqu'aux grands centres urbains ; l'agglomération participe par sa production à l'animation de son marché.

Afin d'avoir une idée de l'évolution de l'activité du marché au long de l'année, en complément des enquêtes qui viennent d'être mentionnées, un inventaire

complet des commerçants présents a été établi environ tous les deux mois. Pour chaque commerçant figure son origine (lieu de résidence), le type de produits vendus, les lieux d'approvisionnement et la liste des autres marchés fréquentés pour la revente. L'importance de la commercialisation de certains types de produits à une période donnée de l'année peut être ainsi estimée, de même que peut être décrite la manière dont ils circulent.

Une autre caractéristique de la ville nouvelle a fait l'objet d'enquêtes intensives : il s'agit des petits métiers d'artisanat. Les ateliers ont été répertoriés par quartier avec mention de l'ethnie et de l'origine du patron. Le dépouillement de ces données permettra ainsi de voir s'il y a certaines populations qui sont plus engagées que d'autres dans des activités particulières. Des informations ont d'autre part été recueillies sur les rapports entre patrons et apprentis : comment le choix se fait-il (en fonction de liens de parenté, de voisinage ou de la renommée du patron, etc. ?), contenu du contrat d'apprentissage, droits et devoirs réciproques, etc. Les artisans ayant souvent d'autres activités (principalement dans le commerce et l'agriculture) la part de l'artisanat dans ces activités a été évaluée en prenant en compte les variations saisonnières propres à chaque activité, lesquelles peuvent être complémentaires de l'une à l'autre. Il se dégage ainsi des différences entre ceux qui sont avant tout artisans et ceux pour qui l'artisanat n'est qu'une activité d'appoint.

Plusieurs métiers ont leur association. Des variations sont sensibles de l'une à l'autre, mais en général toutes s'efforcent de contrôler l'ensemble des artisans qu'elles regroupent, de les représenter vis-à-vis de l'administration, de donner une éthique au métier et de créer un esprit communautaire autour de la pratique d'une même activité. On peut voir là une tentative de retrouver un type d'organisation qui emprunte ce qu'il peut au modèle traditionnel dans le but de limiter l'atomisation des rapports sociaux. Cela apparaît clairement au cours de certaines occasions comme par exemple les cérémonies de remise de diplôme à de jeunes couturières : le maître-tailleur invite ses collègues parmi d'autres personnes (en réservant une place particulière au représentant des tailleurs de Bassar, responsable de l'association). La cérémonie a un caractère très solennel, rappelant le ton des rituels traditionnels ; l'éthique de la profession trouve à s'exprimer à travers l'exhibition et la manipulation de symboles (dés à coudre, ciseaux et mètre de tailleur) ainsi que par les recommandations qui sont faites aux nouvelles diplômées, leur rappelant les qualités essentielles d'une bonne couturière, toujours attentive à satisfaire ses clients et patiente face à leurs exigences. La fête qui suit a aussi ce caractère syn-

crétique : la musique est celle des bals et entraîne des danses modernes ; mais à l'image des fêtes traditionnelles, celle-ci réunit des gens qui ont quelque chose en commun, qui sont venus pour une raison précise et pas seulement pour se distraire. Suivant le modèle traditionnel, la fête donne lieu à une distribution de boisson et de nourriture, et ceci se fait en respectant le statut de chaque individu ou de chaque groupe ; mais on boit de la bière industrielle ou de la limonade dans des verres et on mange du riz (plat moderne) dans des assiettes et avec des couverts. Tout cela est gratuit, la recherche de prestige l'emportant pour le maître-tailleur sur celle du profit.

C'est donc par le biais des associations que naît un nouveau registre de rapports sociaux qui prend place entre les deux autres registres et se combine avec eux à différentes occasions. C'est cet amalgame qui constitue la réalité sociale de Bassar aujourd'hui.

## Références

CORNEVIN, Robert

- 1957 "Le centre urbain de Bassari", B.I.F.A.N., XI, B, n°1-2, 72-110.  
1962 Les Bassari du Nord-Togo, Paris, Berger-Levrault, coll. Mondes d'Outre-Mer.

DE BARROS, Philip

- 1983 "The iron industry of the Bassar (Togo)", Nyame Akuma, n° 23, 32-35.  
1985 Thèse de Ph. D. présentée à l'UCLA

DUGAST, Stéphan

- 1984 "De l'époque précoloniale à la période actuelle : Bassar, petite ville du nord Togo", projet de thèse de doctorat, Université de Paris X-Nanterre, 58 p. dactyl.  
1985 "Note sur les cérémonies funéraires dans la ville de Bassar (Togo)", Centre ORSTOM de Lomé, 64 p. dactyl.

GBIKPI-BENISSAN, Date-François

- 1976 Pouvoirs politiques anciens et pouvoirs politiques modernes au Togo, Thèse de 3° cycle, Paris V-Sorbonne.  
1978 Entretiens en pays Bassar, 2 vol., Etudes et documents de sciences humaines, série B, n° 1, INSE, Université du Bénin, Lomé.

GOUCHER, Candice L.

- 1984 "The Iron Industry of the Bassar : An Interdisciplinary Investigation of Technological Change", Togo To Go, University of California (UCLA).

MARTINELLI, Bruno

- 1982 Métallurgistes bassar, techniques et formation sociale. Etudes et documents de sciences humaines, série A, n° 5, INSE, Université du Bénin, Lomé.